

annuel d'environ \$10,000,000. Cette somme, judicieusement employée, pourrait créer des merveilles dans le royaume, mais elle est gaspillée en prodigalités somptueuses et inutiles. D'ailleurs, les exigences du roi n'ont pas de bornes. Ses sujets sont obligés de travailler pour lui aussi longtemps qu'il lui convient ; il les accable d'impôts, et lorsqu'ils ne peuvent payer, il les force à vendre leurs femmes et leurs enfants, ou les réduit eux-mêmes en esclavage, en dépit du vrai nom du Siam, Muang-Thai, le pays des hommes libres. C'est la condition qui attend également les débiteurs insolvables. Dans ces dernières années, la loi permet à l'esclave de se libérer à prix d'argent ; mais ce n'est guère qu'une lettre morte, car pressé de tous côtés par l'usure et les exactions des maîtres et du pouvoir, l'esclave n'entrevoit même pas la possibilité de sa libération ; il se résigne à sa situation avec un fatalisme tout oriental.

Par un étrange aveuglement, le peuple ne semble pas concevoir un changement à cet état de choses, ni même le désirer. Il considérerait comme une criante injustice qu'on lui enlevât le droit de vendre femmes et enfants, et il est si complètement à la merci de ses maîtres qu'il ne saurait se passer d'eux.

Les services publics sont dans un état déplorable. Les quelques lignes télégraphiques qui existent sont mal entretenues et ne fonctionnent pas la plus grande partie du temps. Il en sera de même pour les lignes de chemins de fer qui seront inaugurées bientôt. Les impôts ne suffisent pas aux extravagances de la maison royale. Après avoir pressuré le peuple jusqu'aux dernières limites et n'en pouvant plus rien obtenir, le gouvernement résolut enfin de prendre un parti énergique pour faire des économies : il décida que désormais les chevaux de la cavalerie, une centaine peut-être, se passeraient de fers !

Si paradoxal que cela puisse paraître, le roi actuel est probablement l'esprit le plus libéral du royaume de Siam ; mais comme on le comprend bien, le pouvoir despotique, à moins d'être appuyé sur la force armée, ne se maintient que par le respect des coutumes, des mœurs et des superstitions populaires ; de sorte qu'on ne peut s'attendre à de grandes réformes immédiates au Siam, lors même que le roi y serait favorable. C'est l'œuvre du temps, de l'infiltration européenne dans ce pays, ou d'une révolution qui mettrait le Siam sous la dépendance de notre civilisation.

En attendant mieux, le roi a dispensé certain de ses sujets de se prosterner devant lui et de l'adorer comme un dieu, dans les audiences qu'il leur donne ; il se contente d'un salut respectueux, et est même assez